

M. de Bismarck à Friedrichsruhe : l'homme privé

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 19

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

M. de Bismark à Friedrichsruhe.

L'homme privé.

A la suite des derniers événements politiques survenus à Berlin, l'attention générale a suivi le prince de Bismark dans sa retraite de Friedrichsruhe.

En 1882, l'empereur Guillaume lui donna là une immense forêt, le *Saxenwald*, dont la superficie est de 7000 hectares, en un seul mas, traversé dans sa longueur par un cours d'eau qui se jette dans le Bill, rivière formant la limite entre les ex-duchés de Lauenbourg et de Holstein.

L'habitation actuelle du prince n'est pas comprise dans cette dotation ; elle est située sur un fonds acquis postérieurement d'un particulier, à une heure de la station du chemin de fer de Hambourg.

La maison précédemment bâtie sur les terres données par l'empereur est habitée par le garde général des forêts du prince.

Le parc est soigneusement gardé ; aucun regard indiscret n'y peut pénétrer ; outre la muraille, la haie et le fossé qui en défendent l'entrée, cinq agents de police et un lieutenant en éloignent tout intrus.

Ces précautions sont prises plutôt pour éloigner les importuns qu'en vue des malfaiteurs qui pourraient en vouloir à la vie du prince ; car celui-ci ne craint nullement, dans ses promenades quotidiennes, de s'aventurer à plusieurs heures de chez lui, causant avec les bûcherons de ses forêts ou les promeneurs qu'il rencontre.

Le prince administre lui-même ses propriétés. Il est à la fois fermier, forestier, manufacturier, brasseur, distillateur, propriétaire de scieries et de papiers, au courant de tous les détails, de tous les procédés, à l'affût de toutes les expériences nouvelles.

A la campagne, M. de Bismark quitte son uniforme et endosse un épais veston gris. Dès 9 heures du matin, il sort, un bâton noueux à la main et suivi de ses chiens. Entre dix et onze heures, pendant le déjeuner, on lui apporte ses lettres et télégrammes ; puis il reçoit fermiers, régisseurs, et gardes forestiers.

Entre une heure et deux, il va visiter quelque endroit de sa propriété. On dine à cinq heures et demie, M. de Bismark ayant à ses côtés ses deux chiens préférés.

Après le diner, on prend le café au billard, où le prince s'assied sur un petit sofa et ne tarde pas à prendre en main une des trois longues pipes à tête de porcelaine qui l'attendent au ratelier. Au bout d'une heure il rentre chez lui.

A dix heures et demie, on sert le thé chez la princesse et, à minuit, tout le monde est retiré.

Malgré les précautions prises, comme nous venons de le dire, pour éloigner les importuns, M. de Bismark n'échappe pas, dans ses retraites rurales, aux obsessions de toutes sortes. Aussi lorsqu'il est menacé d'un visiteur difficile à éconduire, il fuit par un petit escalier obscur qu'il a fait construire tout exprès. La princesse intervient parfois pour le délivrer des importuns. Un jour, l'ambassadeur d'une grande puissance demandait au chancelier, après une conversation assez prolongée, comment il s'y prenait pour se débarrasser des importuns. « Oh ! c'est bien simple, répliqua-t-il ; quand ma femme trouve que quelqu'un reste trop longtemps, elle m'envoie tout simplement chercher et l'entrevue cesse. » Au même instant, un domestique entra et pria son maître de vouloir bien accorder quelques minutes à la princesse. L'ambassadeur rougit et se retira aussi gracieusement que possible.

* * *

L'ameublement de Friedrichsruhe est d'une extrême simplicité. Tous les murs et les plafonds sont simplement blanchis à la chaux. Pas de papier, pas de stuc, pas la moindre bordure de couleur. Partout, dans les chambres comme dans les corridors, un aspect froid et glacial. Le seul luxe consiste en d'épais tapis qui garnissent toute la maison. Les meubles sont sans élégance.

* * *

L'ancien chancelier est un intéressant causeur, ayant un répertoire intarissable d'anecdotes, et se plaisant d'autant plus à les conter qu'il est toujours écouté avec la plus grande attention.

Le fond de ce grand homme d'Etat, dit un biographe, est un hobereau de la Marche de Brandebourg, — son pays d'origine, — doué au suprême degré de l'esprit des affaires. Si les occasions eussent manqué à son génie, il l'aurait certainement employé à gérer son bien, à arrondir son domaine, à nouer des affaires avantageuses.

Aussi, de ce gentilhomme campagnard de la Marche, qui a l'esprit des affaires, ne faut-il pas attendre qu'il mette jamais du sentiment dans sa politique, qu'il mêle des émotions, des attendrissements à ses calculs, qu'il use de la victoire en grand seigneur, en bon prince, qu'il ait des égards pour ses victimes ; témoin ce qu'il racontait un jour à M. Busch, en parlant des événements de 1870, alors que Napoléon III, fait prisonnier, dut signer la capitulation de Sedan :

« Dans la petite chambre du tisserand de Donchery, disait-il, où je demeurai près d'une heure assis en face de l'empereur Napoléon, j'éprouvai le même sentiment que quand j'étais au bal dans ma jeunesse et que j'avais engagé pour le cotillon une jeune fille à laquelle je ne savais que dire, et que personne ne venait prendre pour faire un tour de valse avec elle. »

On assure qu'il disait encore à propos de cette même entrevue : « Figurez-vous que Napoléon III croyait à notre générosité ! »

Et voici comment il racontait son premier entretien avec Jules Favre :

« Quand je lui parlai de la cession de Metz et de Strasbourg, il fit une grimace comme si j'avais plaisanté. J'aurais pu lui répondre par une petite histoire qui s'était passée à Berlin, chez un grand marchand de fourrures, il y a bien des années. Je voulais avoir une pelisse neuve, et le prix qu'il m'en demandait était trop fort pour moi. Je lui dis : « Vous plaisantez, cher monsieur. » — « Non, répliqua-t-il ; en affaires, je ne plaisante jamais. »

Une petite colère.

Nous recevons l'épître suivante traitant un sujet suffisamment débattu ces derniers temps, et sur lequel nous